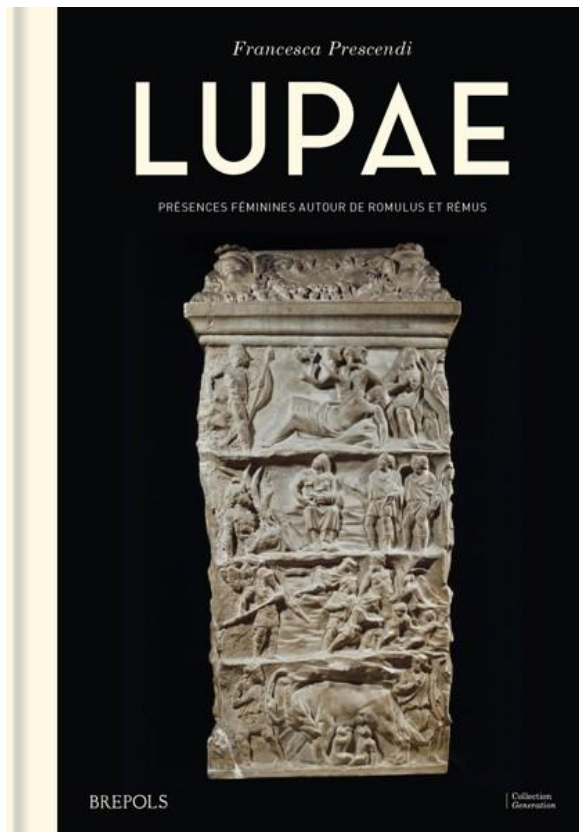


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 10 avril 2026

Agnès ROUVERET



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de Francesca Prescendi, *Lupae. Présences féminines autour de Romulus et Rémus*, Turnhout, Brepols Publishers, 2024. 155 pages et 22 figures.

Alors que les travaux dédiés à la question des origines de Rome n'ont cessé de se multiplier depuis la dissertation célèbre de Louis de Beaufort, *Sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* (1738), Francesca Prescendi déplace l'angle d'approche vers les figures féminines qui assurent tour à tour la fonction maternelle auprès des jumeaux et propose une réflexion originale et riche de perspectives sur les mythes de fondation de Rome. Son analyse fondée sur une ample documentation, parfaitement maîtrisée, est aussi une leçon de méthode dans l'analyse des mythes, qui repose sur une analyse fine et subtile des textes et des images, à la croisée entre l'histoire des religions, l'anthropologie et

les études de genre.

Une introduction, dense et concise, met en lumière la complexité des enjeux posés par la définition même de la notion de mythe romain, son rapport à l'histoire, ses fonctions dans la constitution d'un patrimoine identitaire et ses modes d'appropriation des mythes élaborés dans le monde grec. Prenant appui sur la préface générale de Tite-Live au début du premier livre de *Ab urbe condita*, F. Prescendi souligne l'importance même de l'acte de fondation, qui permet de poser une distinction entre les récits antérieurs, embellis par les « fables des poètes », et ceux qui par la suite reposent sur des « documents authentiques ».

C'est autour de ce point central que se règle l'ordonnance des trois chapitres, qui analysent par cercles concentriques les trois figures présentes autour de Romulus et Rémus, la mère Ilia / Rhéa Silvia, la louve nourricière, la mère adoptive, Acca Larentia. Le choix judicieux du titre *Lupae* ne saurait mieux exprimer cette image plurielle des figures maternelles veillant sur les jumeaux, qui se substitue à l'image singulière de la louve inscrite dans la mémoire culturelle et visuelle de la fondation de Rome qui est encore aujourd'hui la nôtre.

Dans le premier chapitre, « Focus sur la mère des jumeaux », F. Prescendi analyse la multiplicité des traditions sur la naissance des enfants en les inscrivant dans le récit des

origines de la cité, grâce à une comparaison, poursuivie dans l'ensemble du livre, entre les auteurs latins et grecs, révélatrice des différences de points de vue des uns et des autres dans l'interprétation des mythes romains.

L'examen des noms de la mère de Romulus et Rémus est un exemple accompli de la méthode appliquée par l'auteur à l'analyse minutieuse des textes et à l'étude des commentaires susceptibles d'en expliquer la genèse. Ainsi le nom d'Ilia reflète-t-il un état de la légende dans lequel, comme chez Naevius et Ennius, la mère des jumeaux est la fille d'Énée. Il en va de même pour l'analyse de son statut virginal de mère de jumeaux nés d'un dieu, du récit de la rencontre avec Mars, oscillant entre le rêve et la réalité d'un viol subi par la jeune fille, tel qu'on peut le lire chez les poètes latins d'Ennius à Ovide, jusqu'aux châtements infligés à la vestale, qui a trahi ses vœux. Un document figuré, la fresque provenant de la Maison de M. Fabius Secundus à Pompéi, désignée sous le nom de « Maison des origines de Rome », apporte sur ce point un élément précieux. On y voit en effet la précipitation de la jeune femme dans le Tibre (ou son affluent l'Aniene), probable prélude à sa divinisation. Ici, comme dans l'ensemble du livre, le commentaire iconographique, qui fait part égale avec le commentaire des textes, repose sur une mise en page rigoureuse des illustrations d'une excellente qualité. C'est aussi le cas de la représentation en quatre registres superposés de la vie des jumeaux et de leur mère sur le relief en marbre de l'Ara Casali (milieu du II^e siècle ap. J.-C.) (p.46-47, fig. 10), qui donne une vision synoptique du « passage de témoin » entre la mère nourricière, ses enfants sur les genoux, et la louve allaitant les jumeaux, la première le regard tourné vers le haut, en direction du dieu Mars, la seconde la tête penchée vers les nouveau-nés. Cette efficacité didactique est un trait caractéristique de l'art romain.

Une troisième figure, celle de la « mère servante », est connue par une troisième variante du mythe des jumeaux, citée par Plutarque dans la *Vie de Romulus* (2, 4-8), qui l'attribue à un historien, autrement inconnu, Promathion. Ce passage est un assemblage composite de récits de matrice grecque, latine et étrusque, élaborés au sein des différentes communautés de l'Italie centrale. Le trait particulier du mythe, illustré notamment pas la biographie, de l'avant-dernier roi de Rome, Servius Tullius, porte sur la conception d'enfants nés de l'union entre un phallus, apparu au sein du foyer royal, et d'une servante, en lieu et place de la fille du roi. Une version voisine existe pour le fondateur de Préneste, Caeculus. Au terme d'une analyse comparée des multiples traditions folkloriques et des mythes portant sur la « fécondation par le feu », F. Prescendi, en s'interrogeant sur la matérialisation de la présence divine sous la forme du phallus, particulière aux légendes de l'Italie centrale, en montre les liens avec les rites du mariage romain et souligne le rôle symbolique du foyer et son rôle spécifique en milieu romain et étrusque par rapport aux traditions grecques. En « ne thématissant pas la transmission du pouvoir légitime par descendance masculine », les mythes relatifs à Romulus et Rémus et à Servius Tullius, illustrent le thème de l'« enfant illustre » né d'une origine « servile ou modeste » et celui de la « mère servante ».

Le deuxième chapitre, « Lait fondateur : la louve, le figuier et la déesse » est centré sur l'étude des rapports de la légende des jumeaux avec le monde animal et végétal.

Comme le souligne l'auteur, si le thème de la naissance d'enfants ayant un dieu pour père est un trait récurrent dans la construction des généalogies héroïques du monde grec, celui des enfants abandonnés, nourris par des animaux est un élément topique de la biographie des figures illustres de l'Antiquité, où les jumeaux côtoient Cyrus, Télèphe, le fondateur de Pergame, ou la reine Sémiramis.

Une première partie du chapitre porte sur les documents iconographiques, dont la célèbre « Louve du Capitole », de datation controversée, et sur les sources écrites, en particulier la notice de Tite-Live (10, 23, 11-12) sur l'installation, près du figuier Ruminal, en 296 av. J.-C., par les frères Ogulnii, alors édiles curules, du groupe statuaire de la louve et des jumeaux, qui s'affirme désormais comme l'emblème public de la puissance romaine, ce dont témoignent les

images frappées sur les monnaies romano-campaniennes pendant la même période. On peut mettre en question dans ce contexte particulier l'association avec le Lupercal. De bonnes pages sont ensuite dédiées aux descriptions littéraires de la louve et de son « humanité », avec de fines observations sur le verbe *ingere*, employé par Virgile et Ovide pour évoquer la façon dont la louve « façonne » de sa langue le corps des jumeaux, un corps qui n'est pas « complètement abouti » à la naissance, suivant une conception partagée par les auteurs antiques.

Sont ensuite abordés, les traits distinctifs de l'environnement naturel antérieur à la fondation, les marqueurs de l'espace sauvage, les vertus et les dangers du lait de louve, l'antagonisme entre le monde des loups et celui de la cité, qui sont autant de signes des temps primitifs inscrits dans le rituel des Lupercales.

Un deuxième ensemble dédié à la *figus Ruminalis* dans ses rapports avec le terme *ruma*, « la mamelle », la déesse *Rumina* uniquement mentionnée dans les textes littéraires, et la fête des *Nonae Caprinae*, montre le lien intime entre le lait animal et la sève du figuier (le figuier sauvage, caprifuier, dans la légende) désignée également comme un *lac*, un lait. Cette « unicité du principe nutritif », comme le remarque F. Prescendi, en citant et discutant une observation d'A. Carandini, n'a, semble-t-il, pas laissé de traces tangibles dans les sources latines. En dehors d'un vers controversé d'Ennius, la seule exception se trouve chez Plinius l'Ancien, au livre XV de l'*Histoire naturelle* (§ 77), lorsqu'il désigne l'arbre comme *nutrix Romuli et Remi*. En revanche, le sacrifice à Junon Caprotina sous un figuier sauvage, des femmes romaines, libres et esclaves, lors des *Nonae Caprotinae*, interprété par M. Bettini, par comparaison avec le pouvoir de la sève du figuier sauvage pour faire cailler le lait, comme une forme de transposition rituelle du processus de conception d'un enfant, est repris en conclusion par F. Prescendi, qui résume dans une formule synthétique et suggestive la cohérence du mythe des origines de Rome « construit autour de nourrissons *subrumi* (allaités sous les pis) » par un « lait fondateur » pour « un peuple nouvellement « coagulé », qui a « métaphoriquement besoin de nourrissage et de soins ».

C'est à ce point du récit, qu'intervient la nourrice humaine, étudiée dans le troisième et dernier chapitre : « Acca Larentia, une ancêtre bienfaitrice ».

« *Alter ego* de la Louve », Acca Larentia est aussi liée à la louve, pour une partie de la tradition antique, du fait que le terme *lupa* désigne aussi la prostituée, ce que Tite-Live (1, 4, 7) ne manque pas de mentionner dans son étymologie de la légende.

C'est d'ailleurs sous ce double qualificatif qu'elle apparaît dans les *Fasti Praenestini*, lors de la fête des *Larentalia*, du 23 décembre, seul culte public dédié à une femme mortelle dans le calendrier républicain.

L'examen du calendrier et du rituel permet à F. Prescendi de proposer une définition claire et précise de la fête, une *parentatio* pour une ancêtre défunte, et de la comparer avec les sacrifices offerts aux Mânes de tous les défunts, lors des *Parentalia* de février. Les textes littéraires, notamment la description par Virgile des honneurs rendus par Énée pour l'anniversaire de la mort d'Anchise (*Énéide*, V, 77-103), ainsi que plusieurs sources épigraphiques relatives à la famille impériale, apportent une documentation précieuse sur la nature des offrandes et leur variabilité, en fonction du statut des défunts qu'on honore. Comme pour Rhéa Silvia, F. Prescendi consacre ensuite une enquête minutieuse aux multiples facettes d'Acca Larentia à partir d'un examen des sources écrites, envisagées sur le temps long, depuis Varron jusqu'aux auteurs chrétiens, Lactance et Augustin. Dans une « galaxie d'éléments qui ne cessent de s'étendre » tout au long de l'histoire romaine, on relèvera entre autres : le rapprochement avec Larunda, une des divinités d'origine sabine mentionnée par Varron, dont le *sacellum* se situait en bordure du *pomerium* de Romulus ; les transformations successives de la riche prostituée, léguant ses terres au peuple romain, décrite par Caton et les annalistes, ou encore la nette distinction entre Acca Larentia et Lara, mère des *Lares*

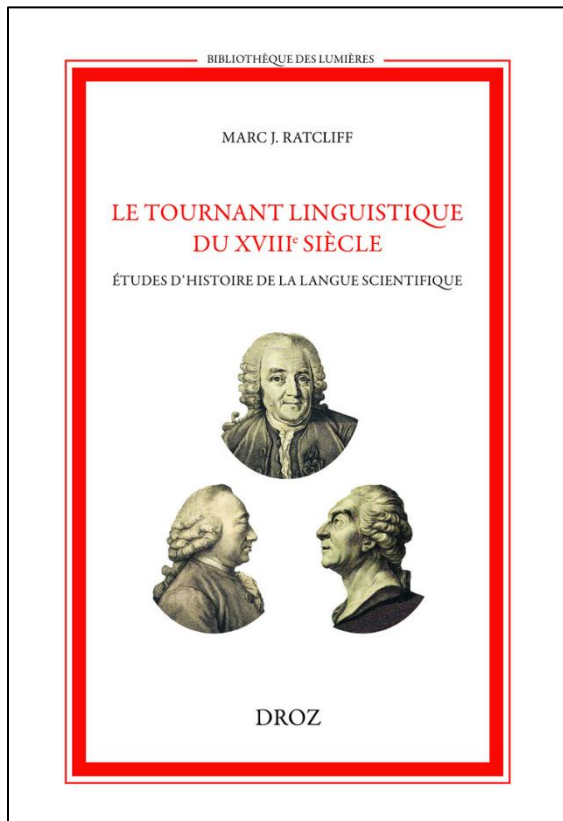
Compitales dans le récit étiologique du livre II des *Fastes* d'Ovide (v. 585-616) et la création ou réactualisation de la figure de la nourrice en mère adoptive de Romulus, un récit fondateur, analysé par J Scheid, qui permet d'expliquer l'origine de la confrérie des frères arvales.

En conclusion, F. Prescendi renouant les fils principaux de sa savante enquête souligne le point commun entre les deux figures incarnées par Larentia, la nourrice et la prostituée. L'une et l'autre sont exclues de la reproduction des lignées familiales. Elles sont à la fois opposées et complémentaires par rapport à Rhéa Silvia, elle-même vestale et femme procréatrice. Elles se distinguent aussi de la fille du roi par l'humilité de leur vie, et les espaces liminaux auxquels elles appartiennent, ce qui les rapproche du mode vie des animaux.

Au terme de cette démonstration qui offre aussi un parcours des légendes romaines sous un angle original et inédit, on ne peut que partager la conclusion finale de F. Prescendi sur l'importance que l'on doit attribuer à ces figures féminines des origines de Rome, une importance qui serait restée insuffisamment reconnue, si n'avait pas été examinée à sa suite la légende des *Lupae*.

On ne manquera pas non plus de mentionner, dans les pages finales dédiées à la réception contemporaine de la légende, l'image « captivante et dérangeante » de la « louve » aux trois mamelles, qui figurait sur l'affiche du film *Roma* de Federico Fellini (1972), diffusée en France, et qui contraste vivement avec celle qui fut choisie pour l'affiche italienne. »

Marc BARATIN



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, M. Marc Ratcliff, le volume intitulé *Le tournant linguistique du XVIIIe siècle, Études d'histoire de la langue scientifique*, Genève, Droz, 2025, 490 p.

Spécialiste d'histoire des sciences, l'auteur se place ici dans la lignée de Michel Foucault pour examiner la période des Lumières, et plus particulièrement la deuxième partie du XVIIIe s., non pas du point de vue des contenus scientifiques et de l'histoire de leurs théories, mais du point de vue des conditions de possibilité des savoirs. L'hypothèse de départ est en effet que l'analyse des problèmes posés à cette époque par la langue scientifique et l'exploration des dispositifs mis en place pour réguler la communication savante fournissent une clé importante pour comprendre la réorganisation de la culture qui s'opère alors, et notamment la construction des disciplines, dont la répartition se fixe au début du XIXe s. Le

« tournant linguistique » identifié par l'auteur désigne le mouvement qui a porté le monde savant, entre 1740 et 1800, à se tourner vers le langage pour répondre, par sa codification et sa standardisation, à la multiplication des informations. Si cette démarche trouve ses racines à la Renaissance et se développe au cours du XVIIe siècle en histoire naturelle et dans les dictionnaires, l'auteur entend montrer qu'elle se généralise dans la seconde partie du XVIIIe siècle, pour apparaître pendant la Révolution comme « une posture indispensable pour implanter les fondations d'une nouvelle discipline ». Face à l'augmentation des mots et des choses, le travail sur le langage apparaît alors comme une condition nécessaire pour élaborer des pratiques scientifiques communautaires et non ambiguës. Par contraste avec l'attitude réaliste du savant tourné vers l'étude des phénomènes, le tournant linguistique caractérise la tendance des savants à s'occuper de questions de langage en traitant notamment de la terminologie et de ses relations hiérarchiques. Cette prise de contrôle des formes et normes du langage et de la communication se manifeste par des classifications, nomenclatures, référencements bibliographiques, dictionnaires, manuels, toutes pratiques visant à l'univocité terminologique, l'économie, la hiérarchisation et la formalisation.

L'ouvrage se présente comme une série d'études particulières, divisées en quatre parties. La première est consacrée au langage méthodologique développé autour du naturaliste genevois Charles Bonnet, auteur de travaux expérimentaux remarquables au milieu du siècle, avant de devenir un des philosophes de la nature les plus lus de l'Europe savante. Les analyses de cette première partie visent à mettre en évidence « les démarcations incertaines du langage méthodologique employé par les savants expérimentalistes des Lumières ».

Le langage de l'expérimentation ainsi mis en place n'est pas le seul vocabulaire disciplinaire des Lumières. Il existe aussi des langages spécialisés, et l'analyse des relations entre les communautés montrent que l'expérimentalisme et la systématique sont en compétition pour réguler les sciences de la nature. D'où l'exploration, dans une deuxième partie, de la guerre des langues scientifiques, qui retrace la confrontation entre deux langues techniques : le latin artificiel de la tradition linnéenne et le langage méthodologique employé par les expérimentalistes dans le cadre des langues vernaculaires, démarche formaliste dans un cas, pragmatique dans l'autre. Une troisième tradition s'installe en France sous l'égide de Buffon, rejetant la langue de la systématique comme « barbare » tout en se distinguant de la tradition expérimentale au lectorat académique pour toucher un lectorat non spécialisé et populariser une histoire naturelle narrative et littéraire, à l'intention en particulier des élites. L'auteur s'appuie sur cette triade pour contester le topos de l'opposition entre Linné et Buffon et souligner plutôt la rencontre de la langue systématique et de la masse lexicale de l'expérimentalisme. Cette deuxième partie montre en effet comment ces deux courants tendent au cours de la seconde moitié du siècle à combiner à la fois les masses lexicales et les règles de construction de chaque langue et leurs catégories fondamentales, de telle façon que se démultiplie l'extension et la puissance de la nouvelle langue scientifique du début du XIXe siècle.

La troisième partie développe la notion, centrale, de tournant linguistique du XVIIIe siècle. Durant la seconde moitié du siècle apparaît un répertoire commun aux savants, en partie indépendant de leur rattachement disciplinaire : les études terminologiques montrent que les frontières entre disciplines sont mouvantes, et que l'intérêt pour la question du langage transcende la double tradition proprement scientifique de l'expérimentalisme et de la systématique. Tandis que le latin constitue la substance du linnéisme comme langue morte permettant toutes les reconstructions et formalisations, le français est la seule autre langue à prétention universaliste de l'époque, défendue par Buffon comme langue des sciences. Il faudra attendre le milieu du XIXe siècle pour qu'on prenne conscience de la dimension irréproductible de l'écriture buffonienne face au caractère nécessairement reproductible du langage normé linnéen. La lente mutation du savoir en élimine l'aspect littéraire.

La quatrième et dernière partie concerne les processus textuels maîtrisés par le monde savant à cette époque du tournant linguistique, mais également les conditions de circulation des traductions en Europe, et enfin une tentative échouée de réforme de l'orthographe.

L'ouvrage, qui a obtenu de notre Académie le prix Jean-Charles Perrot, est un ensemble d'études savantes qui donnent à la multiplicité et à la diversité des travaux scientifiques de la deuxième partie du XVIIIe s., notamment dans le domaine de l'histoire naturelle, une colonne vertébrale et une unité originales et convaincantes. »